

AMÉDÉE PROUVOST

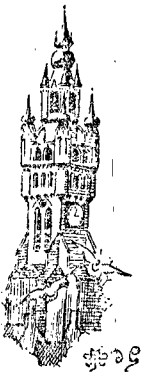
---

**LE POÈME**  
**DU TRAVAIL**  
**ET DU RÊVE**

---

DEUXIÈME ÉDITION

---



ROUBAIX

ÉDITION DU BEFFROI

4 Rue de la Rondelle, 4

MCMVIII



# LE POÈME DU TRAVAIL & DU RÊVE

DU MÊME AUTEUR :

*L'Ame Voyageuse* (poèmes). . . . . 1 vol., 3 fr.

(Paris — *Maison des Poètes*)

*Sonates au Clair de Lune* . . . . . 1 vol., 3,50

(Ouvrage couronné par l'Académie française).

(Paris — *Calmann-Lévy, édit.*)

*Conte de Noël*, saynète en vers, illustrée par  
André des Gachons. . . . . 1 vol. 2 fr.

(Paris — *Tallandier, édit.*).

AMÉDÉE PROUVOST

---

**LE POÈME**  
**DU TRAVAIL**  
**ET DU RÊVE**

---

DEUXIÈME ÉDITION

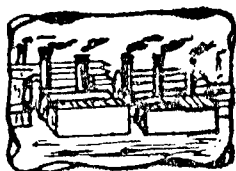
---

ROUBAIX  
ÉDITION DU BEFFROI  
4 Rue de la Rondelle, 4  
MCMVIII

IL A ÉTÉ FAIT  
DE CET OUVRAGE  
UN  
TIRAGE SPÉCIAL DE LUXE  
COMPRENANT :  
10 Exemplaires sur papier de Hollande  
numérotés à la presse de 1 à 10

PRIX : 10 FRANCS

*Justification du Tirage*



*Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays*

# LIMINAIRE





*LIMINAIRE*

Ville sans passé d'art, sans beauté, sans histoire,  
Ville de l'énergie et des âpres labeurs,  
Voici que l'incessant effort des travailleurs  
Te ceint du vert laurier des fécondes victoires ;

Dans le triste décor de tes murailles noires,  
Sous cet épais brouillard de suie où ton ciel meurt,  
Et qu'emplit le travail d'une longue rumeur,  
Tu frémis, volontaire et promise à la gloire.

Ville énorme, grand corps aux vertèbres de fer,  
Ton sol, pareil aux durs rochers que bat la mer,  
Tremble au trépidement des machines brutales ;

O cité, ton renom s'étend à l'univers,  
Et je veux exalter ta grandeur en mes vers,  
Ville des artisans, ô ma ville natale !

# LA CITÉ



*LA CITÉ*

Elle vibre et frémit comme une vierge ardente,  
Ses machines d'acier ont des lueurs d'éclairs,  
Le sifflement aigu des sirènes stridentes  
Ainsi qu'un angoissant appel déchire l'air.

Elle ne connaît point le fleuve qui serpente,  
Ni la colline verte à l'horizon bleu-clair,  
Et son ciel qu'alourdit une brume incessante,  
Est comme surchargé de limailles de fer.

Sur le pavé boueux et luisant de ses rues,  
Des foules d'ouvriers aux ateliers se ruent,  
Fourmilière humaine, ivre d'activité,

Le travail émouvant dans sa noble puissance  
Enveloppe ses murs de poésie intense,  
Et change sa laideur en une âpre beauté !

L'EAU





*L'EAU*

Par les canaux songeurs et les lentes rivières,  
Entre les roseaux verts et les hauts peupliers,  
Vers la cité nouvelle et ses grands ateliers  
Et vers les quais actifs du bruit des lavandières,

L'eau vient, calme fraîcheur des sources printanières,  
Fonte des névés blancs, cristal des purs glaciers  
Où les troupeaux ont bu comme les chevriers,  
Porter en tourbillons de la vie aux chaudières.

Dans le lit paresseux c'était un clair miroir  
Qui reflétait les champs d'orges ou de blé noir,  
Et se rayait du vol tournant des hirondelles,

La voici maintenant qui fermente aux bouilleurs,  
Et se gonfle, impalpable, en brûlantes vapeurs,  
Ame des lourds volants et des pesantes bielles !

# LES FEUX



*LES FEUX*

Un râle qui s'étouffe, un grincement de gonds,  
Et les vastes foyers ouvrent au fond des caves  
Leurs portes qu'on croirait des gueules de dragons  
D'où la houille s'échappe en blocs ardents de lave.

Et, torses nus, au rythme égal de leurs poumons,  
Armés de longs rateaux de fer que le feu brave,  
Les hommes qui sont là, cyclopes ou démons,  
Ont un reflet tragique au fond de leurs yeux caves

Les bras, durs et musclés, ruissellent de sueur  
Devant les cendriers, aux sanglantes lueurs,  
Où se vannent les grains rouges de braises fines

Qui tombent à travers le gril des grands barreaux,  
Feux ardents, brasiers fous, gigantesques fourneaux  
Distributeurs de vie aux fébriles usines.

# LES CHEMINÉES





*LES CHEMINÉES*

Tours sans grâce sur l'horizon disséminées,  
Profils aigus trouant les brouillards du matin  
Ou s'estompant, le soir, dans le ciel qui s'éteint,  
Par dessus les murs gris montent les cheminées.

Sœurs des clochers d'ardoise et des beffrois hautains.  
D'un panache de deuil et d'ombre couronnées,  
Elles érigent, haut, leurs cimes calcinées  
D'où s'épand comme un crêpe obscur sur les lointains.

Leur onduleux ruban qui flotte et qui sinue,  
Lentement se dissipe et se fond dans la nue,  
Et les yeux du rêveur aiment au bord des soirs,

A suivre cet essor de courbes éphémères,  
Cercles noirs échappés d'énormes encensoirs,  
Dans le temple embrumé de la ville ouvrière.

# LE FER



*LE FER*

Au râle des soufflets, au choc lourd des métaux,  
D'une vive lueur la forge s'illumine,  
Sur l'enclume sonore étincelle et pleuvine  
La masse au rouge vif que frappent les marteaux.

Les mâchoires d'acier des robustes étaux,  
Où se courbe l'effort continu des échines,  
Agrrippent l'acier doux, et les limailles fines  
Ainsi qu'un givre noir pailletent les plateaux.

Les polissoirs rugueux râpent le fer qui brille,  
Et le fil des rabots, par minuscules vrilles,  
Fraise la fonte ainsi que des copeaux de bois,

Et dans l'atelier clair où la sueur ruisselle  
Le travailleur façonne, au contact de ses doigts,  
D'une matière amorphe une force nouvelle !

# VERS LA CITÉ





*VERS LA CITÉ*

Après que le roulis des Océans lointains  
A bercé de longs mois leurs immenses antennes,  
Sur le quai des grands ports les profondes carènes  
Déversent les produits des rios argentins.

Alors, pour assouvir la faim des lendemains,  
De lourds convois, bondés et surchargés de laines,  
S'en vont vers les cités nouvelles, qui sont pleines  
De l'incessant labeur et de l'effort humains.

Et, sonores du rythme éternel des machines,  
Les faubourgs populeux où fument les usines,  
De l'aube jusqu'au soir sont noirs d'activité,

Car les vierges toisons des pampas et des plaines  
Viennent, ainsi qu'un sang généreux dans les veines,  
Faire battre le cœur de la jeune cité.

# LA LAINE



*LA LAINE*

O toisons de brebis, d'agneaux et de béliers,  
Toisons qu'un suint âcre et visqueux a pétries,  
Vous apportez la bonne odeur des bergeries,  
Quand vos balles de brut s'éventrent par milliers.

Alors, dans le labeur âpre des ateliers,  
Où des mains d'artisans, de l'aube au soir, vous trient,  
C'est une vision d'immensités fleuries,  
De plaines, de ravins, de coteaux, de halliers.

---

C'est l'évocation puissante de la Terre,  
Avec ses lents troupeaux que mène en la nuit claire  
Quelque pâtre qui chante au son des chalumeaux,

Et c'est parmi le bruit incessant qui s'élève  
Dans l'usine, au grand souffle assourdi des fourneaux,  
La nature distribuant un peu de Rêve !

# L'USINE





*L'USINE*

Dans l'enchevêtrement multiple des courroies,  
Les longs arbres de couche alésés et brillants  
Tournent, le jour entier, sur des paliers brûlants,  
Et meuvent les volants qui sifflent et giroient.

Les cardes à tambour, qui laminent leur proie,  
Ont leurs rouleaux couverts d'un léger duvet blanc,  
Et la bobine au banc étire, en l'enroulant,  
La laine qui, dans l'air, en flocons fins poudroie.

Et les fils, allongeant leurs délicats réseaux,  
S'envident, peu à peu, sur les minces fuseaux ;  
Et, devant le travail des robustes têtiers,

Entraînant, sans répit, les broches des métiers,  
Dans l'effluve énervant des fiévreux ateliers . . .

.. Je songe aux vieux rouets des paisibles grand-mères !..

# L'USINE ABANDONNÉE



*L'USINE ABANDONNÉE*

Elle est navrante ainsi qu'un inutile effort,  
Tombeau de l'énergie où le morne silence  
Enveloppant les murs comme un liçeuil immense,  
Dès le seuil angoissant vous étreint et vous mord.

Ses fenêtres : des yeux qui contiennent encor  
La fièvre des hiers et le désir intense,  
Regardent fixement vers l'ancienne existence  
Les inertes métiers rangés comme des morts.

C'est le délabrement, la rouille des jours proches,  
Le lugubre attentat des marteaux et des pioches  
Dont résonne l'écho comme un funèbre glas,

Et c'est la vision d'une chair profanée,  
Ce cadavre glacé d'usine abandonnée,  
Vierge qu'immobilise un précoce trépas !

# LE TISSERAND A LA MAIN

« Charles le Téméraire octroya  
aux habitants de la ville le droit  
de faire licitement draps de  
toutes laines ».

(Charte de 1467).





*LE TISSERAND A LA MAIN*

Comme une vieille femme au sourire tremblant,  
Sa petite maison qu'enguirlande une treille,  
Sous son bonnet de chaume et dans son torchis blanc,  
Devant la plaine verte et le ciel bleu sommeille.

Mais, dès le seuil où dort le chat gris indolent,  
Monte un murmure aigu de la vigilante abeille,  
Car la navette court sur le métier branlant  
Avec une cadence à l'horloge pareille.

Et le vieux tisserand, au rythme du bras nu,  
Chasse la trame fine entre les fils ténus,  
Près de lui, son enfant hâtive à la couture,

Egayant le labeur d'un refrain familial,  
Ourle un mouchoir de pauvre ou quelque tablier .  
Devant le chassis clos parfumé de boutures.

# LE CANAL



*LE CANAL*

Les hâleurs vigoureux, dont le torse puissant  
Ahane sous le câble entraînant la bédandre,  
Vont tête basse ainsi que des bœufs traïnassant,  
Au bord de l'onde où rêve un ciel couleur de cendre.

Les peupliers aigus, longs fuseaux frémissants  
Où le matin d'automne accroche ses filandres,  
Tremblent dans le miroir du canal qui descend  
A travers les labours monotones des Flandres.

Le lourd chaland, sans bruit, glisse sur l'eau qui dort,  
Devant les éclusiers, jappe le chien du bord,  
Et près des volets verts de la blanche cabine,

La jeune marinière est debout à babord,  
Cependant qu'au soleil, étincelante d'ors,  
Sa chevelure rousse, un moment s'illumine !

# SORTIE D'USINE





*SORTIE D'USINE*

Le crépuscule est fauve au delà de l'usine  
Qui se découpe en traits sombres comme un burg noir,  
Et la cheminée, haute et calme dans le soir,  
Ainsi qu'un ténébreux fantôme se dessine.

Au fond des ateliers, la puissante machine  
N'entraîne plus l'activité des laminoirs,  
Ni l'engrenage sourd qui meut les grands lavoirs,  
Où, par mille toisons, blanchit la laine fine.

La sirène, dans l'air, lance son cri strident ;  
C'est la fin du labeur ; les humbles artisans,  
Comme affamés d'air pur, inondent la ruelle,

Et suivent, groupes lents, le chemin familier,  
Tandis qu'abandonné, le monstre aux bras d'acier  
Se repose et s'endort jusqu'à l'aube nouvelle !

# L'INCENDIE



*L'INCENDIE*

Le ciel s'est embrasé d'une lueur subite,  
Le lugubre tocsin fait sonner dans les tours  
Une grêle d'airain, qui sous les marteaux lourds,  
Comme un vaste ouragan, tombe et se précipite.

Le faubourg endormi se réveille et s'agite  
Au roulement sinistre et grondeur des tambours,  
Et, par les longs chemins, toute une foule accourt  
Vers l'usine enflammée où le brasier crépite.

La fumée en colonne épaisse grimpe aux murs  
Qu'elle éventre du choc des tourbillons obscurs,  
Des ombres dans la nuit tragiquement s'éclairent,

Et l'immense bâtisse avec ses yeux béants,  
Dresse ses os noircis de squelette géant  
Qu'enveloppe le feu de son rouge suaire !

# LES PIQUIÈRES





*LES PIQUIÈRES*

La démarche coquette et l'allure légère,  
Des peignes d'or clinquants cerclés dans leurs cheveux,  
Leurs corsages ainsi que des fleurs printanières,  
Par la ville elles vont d'un pas souple et nerveux.

Au fond des ateliers, dès l'aube, prisonnières,  
Elles ont fatigué sur les tissus leurs yeux,  
Aussi comme un essaim de jeunes pensionnaires,  
Midi les voit sortir avec des cris heureux.

Leur babil est au loin comme un doux bruit d'abeilles,  
Et leur joyeux sourire en s'avançant, éveille  
Un éclair de gaieté parmi les travailleurs ;

Jusqu'à la fin du jour fidèles ouvrières,  
Pendant comme un grand lis leur front lourd de labeur  
Sur l'étoffe de laine où rêvent leurs chimères.

# LE VIEUX TRIEUR



*LE VIEUX TRIEUR*

Le vieux trieur, debout dans son tablier bleu,  
Devant la claie auprès des balles alignées  
D'où la laine s'échappe, on dirait par saignées,  
Sépare les toisons entre ses doigts calleux.

Et l'âge qui le courbe, a fatigué ses yeux  
Sur l'ouvrage depuis de nombreuses années,  
Et ses tempes de blancs cheveux sont couronnées,  
Neigeux comme sa laine aux filaments soyeux.

Quelquefois le corps las et la tête baissée  
Il évoque, songeur, sa vaillance passée  
Et le robuste effort de ses bras affaiblis,

Mais à la tâche ancienne il sait encor suffire  
Dans ses yeux d'artisan, un moment, on peut lire  
Le légitime orgueil du travail accompli.

# NOCTURNE





*NOCTURNE*

L'usine, dans la nuit, se dresse illuminée,  
Les fenêtres flamboient au long des ateliers  
Comme des yeux de feu qu'alignent les paliers  
Projetant au lointain leur brillante traînée ;

Vaste palais de fer qu'ébranlent les métiers,  
Où la fête sans fin du travail est donnée  
Ainsi qu'un tournoiement de danse forcenée  
Au rythme assourdissant des machines d'acier.

Et la fumée, encens fatidique d'une urne,  
Lentement, lentement, s'élève au ciel nocturne,  
Par dessus le grand calme où la cité s'endort,

Ses volutes de suie en l'azur, une à une,  
Vers les astres là haut comme des flambeaux d'or,  
S'en vont faire un linceul diaphane à la lune !

# LES NAVETTES



*LES NAVETTES*

Ainsi que des esquifs aux subtiles carènes,  
Que rythmerait un bruit strident de balancier,  
Trouant les fils tendus de leur pointe d'acier,  
Rapides, elles vont dans la nappe des chaînes.

Leur course échevelée assourdit l'atelier,  
Et, sillage sans fin, à leur suite elles traînent  
L'imperceptible fil d'une soyeuse laine,  
Que le fuseau dévide en anneaux réguliers.

L'incessant va et vient des fébriles navettes,  
Trame l'art délicat des naïves fleurettes,  
Guirlandes et damiers, et ramages discrets,

Et l'étoffe légère où peu à peu émerge  
Le dessin, est parfois si mince, qu'on dirait  
Une écharpe tissée avec des fils de Vierge !

# LA SŒUR DES MALADES





*LA SŒUR DES MALADES*

Dans le halo neigeux et frais de son rabat,  
Son visage très pur que la coiffe angélise  
Se penche, souriant, comme un lys sous la brise,  
Vers le moribond blême et las qui se débat.

Près de la couche où lentement il agonise,  
Durant ces nuits sans fin où la fatigue abât,  
Elle veille, égrénant son rosaire tout bas,  
Avec une ferveur suppliante d'église.

Sa robe est vénérée au faubourg populeux  
Comme un habit de sainte à l'or miraculeux,  
De ses lèvres les mots, ainsi que des prières,

Viennent au cœur du pauvre apaiser la douleur,  
Et ses pieuses mains douces comme des fleurs  
Se posent sur les fronts pour fermer les paupières.

# JOUEURS DE BOULES



*JOUEURS DE BOULES*

... La semaine est finie et voici le Dimanche,  
Et les métiers lassés d'un long halètement  
Laissent à la cité comme un recueillement ;  
Le clos des cabarets s'emplit de taches blanches.

Car, les gens ont mis bas blouse ou veste. Le vent  
Fait bomber la chemise au dos, gonfler les manches,  
Les rais d'or du soleil palpitent dans les branches,  
Le jardinet joyeux n'est que frémissement.

Des pots de grés ventrus la bière blonde coule,  
Et sur le sable fin l'effleurement des boules  
Glisse silencieux comme de lourds cerceaux,

Et les vieux artisans qui boivent sous la treille  
Sans songer à demain, oublieux de la veille,  
Sont gais d'une gaité pépiante d'oiseaux !

# LE CARROUSEL





*LE CARROUSEL*

C'est Dimanche matin sur la place du bourg,  
Tous les drapeaux au vent flottent pour la kermesse,  
Les campagnards propres sont sortis de la messe,  
Tandis que les forains préparent leurs tambours.

Et, solennels, au dos des chevaux de labours,  
Fiers, comme des seigneurs anciens de leur noblesse,  
Du geste dispersant la foule qui se presse,  
Viennent les bons fermiers des hameaux d'alentour.

Dans la prairie en fleurs et sous l'ombre des branches,  
Voici le carrousel enclos de toiles blanches  
Et ses musiciens montés sur des tonneaux,

Les villageois, au lourd galop des juments grises,  
Inlassés, vont tourner enfilant des anneaux  
En lorgnant d'un coup d'œil entendu les promises.

## LES ALLUMOIRS

» Aux allumoirs  
Pour ouvrer du soir  
Aux cafotins  
Pour ouvrer du matin. »  
*(Vieille chanson populaire).*



*LES ALLUMOIRS*

Quand vient Octobre avec l'approche des longs soirs,  
Et que les vieux faubourgs, au jour qui tombe, prennent  
Les tons atténués des gravures anciennes,  
Des cortèges d'enfants longent les grands murs noirs.

Ils promènent dans l'air la flamme d'encensoirs  
Qui, comme des fanaux de barque, vont et viennent,  
Et leurs joyeuses voix modulent des antiennes,  
Voix d'église chantant d'irréels ostensoirs.

Ils disent le retour des nuits sans fin qu'éclaire  
Dans le pauvre logis la lampe familière,  
Les départs pour l'usine au lever matinal,

Et l'on croirait tandis que ces flambeaux balancent  
Leurs feux intermittents dans le soir automnal,  
Voir dans l'ombre des bois des feux-follets qui dansent.

# LE DIMANCHE





*LE DIMANCHE*

C'est comme un grand sommeil que le Dimanche apporte,  
L'ahan des travailleurs et le choc des métiers  
Ont cessé d'assourdir les immenses chantiers,  
Et la ville est soudain comme une ville morte.

Des artisans, assis sur le seuil de leur porte,  
Caressent, obsédés, leur rêve de rentiers,  
Les couples sont partis s'aimer par les sentiers,  
Eux qui jadis, enfants, s'en allaient de la sorte.

---

Et la cité, muette et vide infiniment,  
Reste seule à pleurer dans son désœuvrement  
Le nostalgique ennui du calme des usines,

Et dans la morne paix de ses quartiers déserts,  
Un candide troupeau de pâles orphelines  
Passe au son d'angelus effeuillés dans les airs.

# LE JARDIN



*LE JARDIN*

En semaine, le beau jardin est solitaire,  
L'immense gazon vert des pelouses s'étend  
Moiré tout à l'entour de l'ourlet des étangs,  
Et c'est le grand repos introublé de la terre.

De la ville, là bas, comme une fourmilière,  
Une vague rumeur s'élève, par instants ;  
On dirait une plainte, au loin, que l'on entend  
Dans l'automne qui saigne au soir crépusculaire.

Sur l'or des peupliers le râle de l'été  
A tendu son rideau de calme volupté,  
Et les rêves s'en vont en guirlande flottante,

Au gré des duvets fols que les cygnes dolents  
Parmi les nénuphars et les roseaux tremblants,  
Sèment, comme des lis, sur le lac qui s'argente.

# COMBATS DE COQS





*COMBATS DE COQS*

Les plantureux flamands aux trognes violettes,  
Avec leurs cheveux roux et plats, vrais descendants  
Des types de Breughel, de Craesbeck ou Jordaens,  
Dans la cour de l'auberge ont des cris de conquête :

Là, dans le « parc » étroit, deux coqs entremêlant  
Becs durs, ergots armés et la pourpre des crêtes,  
Dans un duel rageur et stupide s'apprêtent  
A ravir à la mort leur désespoir sanglant.

1  
Ils luttent acharnés aux coups. Les gosiers râlent ;  
Et les plumes, bientôt, sont comme des pétales  
Qu'effeuillerait un vent d'orage sur le sol ;

L'un des coqs est debout vainqueur. Et l'autre expire.  
Il monte une clameur. Dans la foule en délire  
Frémit la cruauté du vieux sang espagnol.

DUCASSE !



*DUCASSE !*

L'air est tout saturé de relents de fritures,  
Le sucre blanc léger poudre les gauffres d'or,  
Les hercules de foire ajustent leurs ceintures  
Autour du maillot clair qui leur moule le corps.

La voix des charlatans, du faite des voitures  
Où les musiciens gonflent avec effort,  
Au souffle des pistons, leur mouvante figure,  
Proclame l'élixir qui fait vivre les morts.

Les fanfares et les orgues de Barbarie,  
Aux sourds rugissements de la ménagerie,  
Font pleuvoir l'harmonie à flots de leurs tuyaux,

Et des couples de roux et de blondes filasses,  
Sur les chevaux de bois qui soulent leurs cerveaux  
Dans une étreinte folle et bruyante s'enlacent !

# CONCOURS DE PINSONS





*CONCOURS DE PINSONS*

Sous les platanes verts de la place publique,  
Le Dimanche, au soleil des lumineux matins,  
Quand sonnent les bourdons dans les clochers lointains,  
Les pinsons au col bleu chantent mélancoliques !

Ils tournent vers le jour leurs pauvres yeux éteints...  
... Tandis que leurs becs d'or aux cages métalliques  
S'usent, dans un effort prolongé de supplique,  
Leurs cris déchirent l'air de trilles incertains.

Leur chant semble un regret pour la cime des chênes  
Où le vent balançait, ainsi que des carènes,  
Leurs nids de foins légers proches voisins des cieux,

Pour la source d'eau claire où palpaient leurs ailes,  
Alors que se miraient leurs sœurs les hirondelles,  
Et leur chant est plaintif comme un sanglot d'adieu !

OCTOBRE



*OCTOBRE*

Octobre, jours de rêve et de mélancolie,  
Rouille des bois ombreux, brouillards sur les vallons,  
Tristesse des adieux aux soirs tièdes et longs,  
Comme l'effeuillement d'une frêle ancolie ;

Ormes des parcs profonds que l'automne exfolie,  
Gémissant sous le vent comme des violons,  
Feuilles qui vont traîner leurs sanglants tourbillons  
Sur les gazons mouillés où danse leur folie.

---

Soleil pâle, embrumé dans les matins naissants  
Ainsi qu'un ostensor enveloppé d'encens,  
Et parmi le réveil des rayons léthargiques

Ciel sonore soudain du vol des martinets  
Qui désertent l'abri sombre de nos fabriques  
Pour les coupoles d'or et les blancs minarets.

FERVEUR





*FERVEUR*

Le clocher, dominant et lourd, semble vouloir  
Engloutir les arceaux gothiques de l'église,  
Et son cône bleuté, que le brouillard enlise,  
Profile ses auvents dans l'ombre du trottoir.

La nef mystique est froide ainsi qu'un caveau noir,  
A peine la verrière opaque, qu'angélise  
La madone en manteau d'améthyste, tamise  
Le rayon qui se meurt à l'approche du soir.

O retrouver la paix calme après la hantise  
De l'usine bruyante où la fatigue brise,  
Et parmi la senteur de cierge et d'encensoir,

Devant la fresque d'or qu'un ange hiératise,  
Edulcorer son âme au vague nonchaloir  
D'une ancienne ferveur que l'âge a désapprise !

# LE JARDIN DE L'OUVRIER



*LE JARDIN DE L'OUVRIER*

Que l'artisan, après le labeur de l'usine,  
Puisse écouter parfois la sublime chanson  
De la nature avec ses odorants frissons,  
Et que d'un air plus pur il gonfle sa poitrine.

Que ses bras, fatigués au choc sourd des machines,  
Prennent l'outil léger qui creuse les sillons,  
Et, dans le frais courtil, sonore de frelons,  
Que, paysan d'une heure, il courbe son échine.

Toi, l'heureux, dont le cœur est à son cœur pareil,  
Donne sa part aussi d'azur et de soleil  
A son âme endeuillée ainsi qu'une orpheline ;

Pour adoucir un peu la tristesse des jours,  
A son front incliné vers un travail moins lourd,  
Accorde le baiser de la Terre divine !

*Roubaix, Juillet-Octobre 1904.*

# TABLE DES MATIÈRES





## TABLE

Liminaire . . . . .	9
La Cité. . . . .	13
L'Eau . . . . .	17
Les Feux . . . . .	21
Les Cheminées . . . . .	25
Le Fer . . . . .	29
Vers la Cité . . . . .	33
La Laine . . . . .	37
L'Usine. . . . .	41
L'Usine abandonnée . . . . .	45
Le Tisserand à la main . . . . .	49

---

Le Canal . . . . .	53
Sortie d'Usine . . . . .	57
L'Incendie . . . . .	61
Les Piqurières . . . . .	65
Le Vieux Trieur . . . . .	69
Nocturne . . . . .	73
Les Navettes . . . . .	77
La Sœur des Malades . . . . .	81
Joueurs de Boules . . . . .	85
Le Carrousel . . . . .	89
Les Allumoirs . . . . .	93
Le Dimanche . . . . .	97
Le Jardin . . . . .	101
Combats de Coqs . . . . .	105
Ducasse . . . . .	109
Concours de Pinsons . . . . .	113
Octobre . . . . .	117
Ferveur . . . . .	121
Le Jardin de l'Ouvrier . . . . .	125

ACHEVÉ  
D'IMPRIMER  
pour  
LE BEFFROI  
par  
VANDROTH-FAUCONNIER  
A LILLE  
le  
10 JUIN  
1908





# LE BEFFROI

LÉON BOCQUET, DIRECTEUR

## DERNIÈRES PUBLICATIONS

(Envoi franco contre mandat)

### POÉSIE.

PAUL CASTIAUX :	<b>Au long des Terrasses...</b>	3 50
FLORIS DELATRE :	<b>Le Verger Défleuri.....</b>	3 50
LÉON DEUBEL :	<b>Poésies.....</b>	3 50
LOUIS DUMONT :	<b>De l'Ombre et de la Solitude</b>	2 50
FRANCIS EON :	<b>La Promeneuse.....</b>	3 50
CHARLES GUIBIER :	<b>Étincelles.....</b>	3 50
EDGAR MALFÈRE :	<b>Le Vaisseau solitaire.....</b>	5 00
JEAN MARTINEAU :	<b>La Route au Soleil.....</b>	3 50
J. MERCIER-VALENTON :	<b>Choses qui furent.....</b>	3 50
LOUIS PERGAUD :	<b>L'Herbe d'Avril.....</b>	3 50
AMÉDÉE PROUVOST :	<b>Le Poème du Travail...</b>	3 50
GASTON SYFFERT :	<b>Les Brumes de la Vie...</b>	2 50
THÉO VARLET :	<b>Notations.....</b>	3 50
CHARLES VILDRAC :	<b>Poèmes.....</b>	2 50

### ROMAN

ALFRED VAN BORRE :	<b>Le Mal de Rêve.....</b>	2 00
THÉO VARLET :	<b>Le Dernier Satyre.....</b>	1 50

### ART.

LÉON BOCQUET :	<b>L'Imagier André des Gachons, 25 illustrations.</b>	2 50
----------------	---	------

### CRITIQUE.

MÉDÉRIC DUFOUR :	<b>La Philosophie Naturaliste de Zola.....</b>	0 60
------------------	--	------

### LITTÉRATURE.

JULES MOUQUET :	<b>Les Epigrammes de Léonidas de Tarente.</b>	2 50
-----------------	---	------